

AVERTISSEMENT : Ces extraits de lectures sont destinés à attirer l'attention sur des ouvrages que nous avons remarqués. Ils tentent de donner un fil conducteur parmi ceux proposés par l'auteur. Nous indiquons, soit en changeant de paragraphe, soit par l'indication (...) le fait d'avoir omis un passage, court ou long. Bien évidemment, nous incitons le lecteur à retrouver le texte intégral et acquérir l'ouvrage, ne serait-ce que par esprit de soutien.

Boris Cyrulnik
Le murmure des fantômes
Odile Jacob 2003

Introduction

Marilyn Monroe n'était pas complètement morte, un peu seulement, par moments un peu plus. (...) Sa mère, atrocement malheureuse, chassée de l'humanité parce qu'elle avait mis au monde une petite fille illégitime, était hébétée de malheur. A Manhattan où elle a suivi des cours de théâtre, elle est devenue l'élève préférée de Lee Strasberg, fasciné par sa grâce étrange (...) Il fallait beaucoup la stimuler pour qu'elle ne se laisse pas aller à la non-vie. Elle s'engourdissait, ne quittait pas son lit et ne se lavait plus. Quand un baiser la réveillait, celui d'Arthur Miller pour qui elle s'est faite juive, de John Kennedy ou d'Yves Montand, elle se ranimait, éblouissante et chaleureuse, et personne ne se rendait compte qu'il était ravi par un fantôme.

Hans Christian Andersen est né dans la prostitution de sa mère, la folie de ses parents, la mort, l'orphelinage précoce, la misère domestique, la violence sociale. Comment ne pas rester mort quand on vit comme ça ? Deux braises de résilience ont ravivé son âme : l'attachement à quelques femmes a réparé l'estime de l'enfant délabré et un contexte culturel de récits étranges où la langue des marécages a fait surgir de la brume des gnomes, des lutins, des fées, des sorcières, des elfes, des guerriers, des deux, des armes, des crânes, des sirènes, des marchandes d'allumettes et des vilains petits canards dédiés à sa mère morte.

Le lien et le sens, les deux mots qui permettent la résilience, Marilyn Monroe n'a jamais pu les rencontrer. Sans liens et sans histoire, comment pourriez-vous devenir vous-même ? (...) Les changements incessants de famille d'accueil n'avaient pas permis d'organiser autour d'elle une permanence affective qui lui aurait permis d'acquérir le sentiment d'être aimable. Si bien que lorsqu'elle est arrivée à l'âge du sexe, elle s'est laissé prendre par qui voulait bien d'elle.

Quand les hommes n'en profitaient pas sexuellement, ils l'exploitaient financièrement. Darryl Zanuck, le producteur de cinéma, avait intérêt à la considérer comme une tête de linotte, afin de faire fortune en la louant à d'autres studios. Et même ceux qui l'ont sincèrement aimée n'ont pas su pénétrer dans son monde psychique pour l'aider à faire un travail d'historisation qui aurait donné sens à son enfance bousculée. Ses amants amoureux se sont voluptueusement laissés piéger par la magnifique image de la douce Marilyn. Aveuglés par tant de beauté, nous n'avons pas su voir son immense désespoir.

Le vilain petit Hans avait rencontré, au cours de son enfance terrifiante, les deux principaux tuteurs de résilience : des femmes l'avaient aimé et des hommes avaient organisé un entourage culturel où les contes permettaient de métamorphoser les crapauds en princes, la boue en or, la souffrance en œuvre d'art. (...) Son évasion de l'enfer lui a coûté sa sexualité, mais personne ne prétend que la résilience est une recette de bonheur. C'est une stratégie de lutte contre le malheur qui permet d'arracher du plaisir à vivre, malgré le murmure des fantômes au fond de sa mémoire.

I Les bambins ou l'âge du lien

On ne peut parler de résilience que s'il y a eu traumatisme suivi de la reprise d'un type de développement, une déchirure raccommodée. (...) Le blessé de l'âme pourra reprendre un développement, dorénavant infléchi par l'effraction dans sa personnalité antérieure.

On n'en veut pas à la pierre contre laquelle on se cogne, on a mal c'est tout. Mais quand le coup provient d'une personne avec qui on a établi une relation affective, après avoir enduré le coup, on souffre une deuxième fois de sa représentation. (...) Dans l'instant même où Béatrice recevait les coups, elle pensait : « Ma pauvre maman, tu ne sais pas te contrôler, tu n'es pas une vraie adulte. » Et cette condescendance la protégeait contre la souffrance de la représentation des coups. Béatrice ne souffrait qu'une fois. Placée chez une voisine, Béatrice s'est sentie coupable du poids qu'elle lui infligeait : « Elle serait heureuse si je n'étais pas là. Elle est bien bonne de me prendre en charge ». Alors l'enfant est devenue d'une gentillesse morbide.

Au moment où l'événement déchire sa bulle protectrice, désorganise son monde et parfois le rend confus, le sujet mal conscient de ce qui lui arrive, désemparé, souffre, comme René, des coups de bâton. Mais le plus tôt possible, il faut donner sens à l'effraction pour ne pas rester dans cet état confus où l'on ne peut rien décider parce qu'on ne comprend rien. C'est donc une représentation d'images et de mots qui pourra de nouveau former un monde intime, en reconstituant une vision claire.

(...) La restriction affective constitue une situation de privation sensorielle grave, un traumatisme insidieux d'autant plus délabrant qu'on a du mal à en prendre conscience, à en faire un événement, un souvenir qu'on pourrait affronter en le retravaillant. (...) L'affection est un besoin vital que, lorsqu'on en est privé, on s'attache intensément à tout événement qui fait revenir un brin de vie en nous, à n'importe quel prix. (...) Certains enfants privés d'affection construisent leur identité narrative autour de moments magnifiques où l'on a bien voulu les aimer. Ce qui donne des biographies stupéfiantes où l'enfant abandonné dans un orphelinat, isolé dans une cave, violé, battu et sans cesse humilié devient un adulte résilient qui affirme tranquillement : « J'ai toujours eu beaucoup de chance dans ma vie ».

Les enfants qui se vident de leur vie parce qu'il y a du vide autour d'eux se réaniment souvent en s'infligeant des souffrances. La douleur fait revenir un peu de vie en eux. Ils se tapent la tête par terre quand on leur sourit, ils se mordent quand on leur parle. Plus tard, quand ils seront grands, ils nous provoqueront en nous exposant leurs mutilations. (...) Le manque de parents avant l'âge de la parole désertifie l'alentour sensoriel de l'enfant et, quand il n'y a pas

d'analogues parentaux ou de substituts, les dégâts sont durables. En revanche, si l'on dispose autour du petit carencé quelques tuteurs de résilience affectifs et sensés, il reprend rapidement son développement et peut même rattraper son retard.

Une trentaine d'enfants âgés de 3 à 6 ans ont été suivis après qu'ils eurent perdu un parent dans les six mois précédents. (...) On a pu vérifier que les enfants perturbés étaient ceux dont le parent survivant était le plus troublé et que, dans son manque, l'enfant n'avait pas trouvé de soutien affectif. C'est donc la souffrance du parent survivant qui avait altéré l'enfant.

En fait, un grand nombre de scénarios affectifs existent qui tous provoquent des réactions différentes. Les enfants dont l'attachement était ambivalent agressent souvent le parent endeuillé parce que sa souffrance aggrave la sienne. Alors que les attachements évitants se protègent de la souffrance en devenant plus distants que jamais. Finalement, à l'âge adulte, on ne note pas beaucoup plus de troubles dans la population des endeuillés précoces que dans la population générale. Ce qui ne veut absolument pas dire que les enfants n'ont pas souffert ni même qu'ils ont repris leur développement normal.

Il est (...) difficile d'établir une causalité linéaire et de dire : « Les endeuillés précoces auront plus de dépressions que les autres ». Les causes sont incessantes dans une vie d'homme, une cause de bonheur peut succéder à une cause de malheur. L'événement qui provoque une souffrance un jour peut être utilisé pour créer du bonheur un autre jour. Les cascades de causes font converger des forces opposées qui peuvent réparer un enfant ou l'aggraver, le pousser dans un sens ou le freiner (...) Après la mère et le père, l'enfant découvre d'autres proches dans la constellation familiale : la fratrie, le voisinage, les animaux familiers, l'école.

Il est difficile de faire le partage entre la nocivité de l'absence et la toxicité d'un entourage destructeur. Dans les situations de défaillance parentale, toute évaluation est difficile. Quand un couple ne cesse de maltraiter son petit, quand un adulte escroque de la sexualité à un enfant, quand la négligence l'isole dans un placard, les troubles du développement sont si importants qu'il faut séparer l'enfant pour le protéger. Cette décision angoissante pousse les éducateurs à demander des recettes qui les sécurisent. Je n'en connais que deux :

1. La séparation protège l'enfant mais ne soigne pas son traumatisme. Un facteur de protection n'est pas un facteur de résilience qui invite l'enfant à reprendre un type de développement.
2. Quand la séparation isole l'enfant pour le protéger, c'est un traumatisme supplémentaire. L'enfant déjà traumatisé par ses parents garde en mémoire le souvenir que ceux qui voulaient le protéger n'ont fait que l'agresser une deuxième fois. Alors il relativise les sévices parentaux de façon à préserver l'image de parents gentils malgré tout, et il surévalue le souvenir de l'agression de ceux qui l'ont protégé. Ce mécanisme de défense, terriblement injuste, est pourtant habituel.

Un enfant laissé seul devient débile parce que tout apprentissage devient angoissant. N'étant pas sécurisé, il n'éprouve pas le plaisir de la découverte. Ne ressentant pas le plaisir de dépendre d'un adulte contre lequel il aime se blottir, il ne peut que s'orienter sur son propre corps, se balancer, sucer son pouce, vocaliser tout seul, se privant ainsi de tuteurs de développement. Le fait même de penser devient angoissant puisque, pour comprendre, il faut

créer une représentation nouvelle. Alors, tout changement angoisse l'enfant. Privé de routines affectives il s'empêche de penser pour ne pas trop souffrir.

Dans les situations où l'environnement est vide de tuteurs affectifs, le devenir des enfants est lourdement handicapé : 77% souffriront d'une déficience intellectuelle grave, 32% seulement obtiendront un certificat d'aptitude professionnelle et 95% n'ayant pas d'enfance auront peur d'apprendre à devenir parents. Paniqués par l'idée d'avoir un enfant, ils feront tout pour l'éviter, puis ils en souffriront. Quand ils parviennent à devenir parents, ça les angoisse tellement qu'ils angoissent l'enfant. On peut prévoir une telle catastrophe évolutive quand on ne fait rien, quand on dit qu'ils sont monstrueux, foutus, débiles à vie, graines de délinquance, quand l'Etat ne construit pas d'institution dynamisante, quand les familles épuisées ou malformées empêchent le tissage de tout lien affectif ou quand les adultes responsables, ne croyant pas à la possibilité de récupérer ces enfants, ne disposent autour d'eux aucun tuteur de résilience.

Une petite population d'enfants abandonnés a été suivie dans un orphelinat de Vidra, en Roumanie. Dès qu'ils ont baigné dans un milieu affectif structuré par les interactions routinières, la plupart ont repris leur développement. Leurs habiletés motrices se sont améliorées, leur retard de langage a été rattrapé, et même leurs difficultés relationnelles se sont estompées. (...) Tous les enfants n'ont pas récupéré de la même manière, les différences individuelles ont été grandes. Certains ont rattrapé leur retard de langage en quelques mois, d'autres ont « préféré » gagner d'abord en taille et poids, certains ont beaucoup souri, d'autres sont passés par une période d'hyperactivité, et un petit nombre n'a rien récupéré. (...) Chaque enfant répond à sa manière mais, quand la privation a duré trop longtemps, quand l'extinction psychique a été totale ou quand le nouveau milieu n'a pas soufflé sur les braises de résilience, le petit aura du mal à reprendre vie.

Le quotient intellectuel permet de chiffrer non pas l'intelligence de l'enfant mais sa vitesse de développement intellectuel dans un milieu donné. Ce test offre un repère d'adaptation intellectuelle dans une culture où l'école joue un rôle important. Certains chercheurs ont divinisé le QI pour en faire une hiérarchie intellectuelle, ce qui explique que d'autres l'aient combattu pour le disqualifier dans un combat d'idées plus idéologique que scientifique.

On ne peut (...) pas dire qu'un trauma provoque un délabrement caractéristique, comme l'inceste qui mènerait à la prostitution ou la maltraitance qui pousserait à la maltraitance. Ces tendances ne se manifestent que lorsqu'on ne fait rien pour aider le blessé.

Quand on interroge les enfants des rues, ils disent à quel point la soif est un souci constant, souvent même une torture. Mais quelques années plus tard, quand on leur demande de faire le récit de leurs moments difficiles, ils choisissent parmi leurs souvenirs de ne raconter que les événements plausibles, oubliant même à quel point ils ont eu soif. (En revanche, l'école devient un événement majeur de leurs récits parce qu'elle constitue leurs premiers pas vers la socialisation). Il ne faut pas s'étonner de cet aspect reconstitutif de la mémoire qui explique aussi son potentiel thérapeutique.

Les petits Européens mis à la rue après la guerre, ou aujourd'hui les bambins de l'Asie du Sud-Est, tous ceux qui s'en sont sortis ont réalisé un programme commun de la résilience. Ces enfants, incroyablement sales, blessés, malades, drogués et parfois prostitués, ont tous travaillé à

réparer leur estime d'eux-mêmes ! Ceux qui n'y parvenaient pas apprenaient malgré eux la violence et le désespoir. Mais ceux qui parvenaient à mettre en chantier un travail de résilience sont ceux qui avant d'être mis à la rue avaient appris l'espoir.

L'espoir appris, imprégné dans leur mémoire comme une trace sans représentation crée en eux une aptitude à rêver l'avenir : « Je suis malheureux aujourd'hui, mais puisqu'on m'a déjà aimé, je vais donc être aimé. Que dois-je faire pour rencontrer la personne qui voudra bien m'aider ? »

Ce qui est remarquable, c'est que l'enclenchement de la résilience, son émergence même jaillit dans l'imaginaire. (...) Un enfant lavé, nourri, pansé, ira mieux dans l'immédiat, mais si ce pansement n'est pas sensé, imprégné de signification et de direction, l'enfant retournera à la rue. Il faudra tout recommencer, en le culpabilisant cette fois, « après tout ce qu'on a fait pour lui ».

L'empathie, cette aptitude à se mettre à la place de l'autre, est certainement un facteur essentiel de la résilience. Se mettre à la place de l'autre permet de le calmer, éventuellement de l'aider ou de lui faire plaisir en offrant un spectacle.

De toute façon, un jour ou l'autre, un trauma se transforme en souvenir (...) Si on le fait revenir sans cesse, si on le rumine, on ne pourra que l'amplifier et se rendre prisonnier du passé. Mais si on en fait un spectacle, une réflexion, une relation, un éclat de rire même, on devient celui qui donne et répare ainsi l'estime de soi blessée.

Pourquoi les enfants de 4 ans ont-ils tant de plaisir à donner aux adultes les dessins qu'ils viennent de faire ? D'une part, parce qu'ils établissent ainsi une relation affective et d'autre part, parce que c'est avec un objet qui vient du plus profond d'eux-mêmes qu'ils se font aimer et rendent heureux ceux qu'ils aiment. En donnant, l'enfant se sent grand, bon, fort et généreux. (...) Beaucoup d'enfants des rues rapportent un peu d'argent à leur mère. Isolée et certains même se payent l'école ! Etre adulte, quand on est âgé de 8 ans, et qu'on se débat pour survivre, donne un étonnant sentiment de force tranquille, même s'il s'agit d'un développement un peu bizarre pour un enfant.

En Occident, un enfant sur quatre aura connu, avant l'âge de 10 ans, la terrible expérience de la déchirure traumatique. A la fin de son existence, un adulte sur deux aura subi cette brisure et finira sa vie cassé par le traumatisme... ou l'ayant transformé. On peut faire l'hypothèse que, dans des contrées où la sociabilité est moins stable, le nombre de blessés est encore plus élevé.

Les enfants adorent le délice des commencements : « Il était une fois... » est un bel événement, une promesse de bonheur, un engagement affectif où celui qui parle prédit des aventures verbales à partager avec celui qui l'écoute. On commence à jouir quand on voit le gâteau, bien avant de le goûter. Mais les enfants blessés ne peuvent pas dire : « Il était une fois... »

C'est ce qu'on voit aujourd'hui avec l'affaiblissement des mots « génocide » ou « crime contre l'humanité ». L'expression « c'est d'une violence extrême » banalise le traumatisme et fait taire le blessé quand elle désigne un simple bousculade. L'acceptation passive d'un récit traumatique empêche le travail intersubjectif. L'éclopé de la vie comprend que l'autre pense que

son trauma n'est qu'un simple chahut, alors, devant l'immensité du travail à accomplir, il baisse les bras et préfère se taire.

Il n'y a qu'une solution pour soigner un traumatisme et apaiser son entourage : comprendre. Tout de suite après un accident, une simple présence ou l'acte de parler peuvent suffire à sécuriser. Ce n'est que plus tard que le travail du récit donnera cohérence à l'événement. Les enfants qui sont parvenus à devenir des adultes résilients sont ceux qu'on a aidés à donner sens à leurs blessures. Le travail de résilience a consisté à se souvenir des chocs pour en faire une représentation d'images, d'actions et de mots, afin d'interpréter la déchirure.

Les enfants traumatisés avant la parole, maltraités ou abandonnés ont tous acquis un trouble de l'émotivité : ils sursautent au moindre bruit, ils expriment leur détresse à la moindre séparation, ils sont effrayés par toute nouveauté et cherchent à se glacer pour moins souffrir. Les modifications cérébrales, tracées par le trauma, empêchent la maîtrise émotionnelle et rendent l'enfant facilement confus.

Un enfant agressé à l'époque préverbale ne pourra donc pas faire le même travail psychique qu'un enfant traumatisé à un moment où il peut effectuer un remaniement parolier. Quand la déchirure est survenue avant l'apparition de la parole, c'est l'alentour qu'il faudra réparer pour recoudre l'enfant. Alors que si un enfant est blessé après la parole, c'est surtout sur la représentation de ce qui lui est arrivé qu'il faudra travailler.

Beaucoup d'enfants maltraités gardent une hypermémoire de certaines scènes de violence, mais d'autres soutiennent qu'ils n'ont jamais été maltraités, à la stupéfaction des témoins.

Aux Etats-Unis, pratiquement tous les enfants kidnappés soutiennent que c'est un « Black » qui les a enlevés. Mais quand on retrouve le kidnappeur, on découvre que c'est souvent un Blanc. En France, les femmes agressées sexuellement soutiennent souvent qu'elles l'ont été par un Arabe. Quand on retrouve l'agresseur, on comprend que ce n'est pas aussi systématique que le prétend la réaction verbale spontanée.

Les allégations d'inceste lors des demandes de divorce altèrent gravement le psychisme de l'enfant (...) Dans 25% des divorces, les mères affirment que le père a eu des rapports incestueux avec les enfants dont elles veulent avoir la garde. Même quand l'accusation n'est pas aussi claire, la simple allusion garde un pouvoir destructeur. Dans 50% des divorces, quand une mère suggère que, peut-être, il s'est passé des choses bizarres entre son enfant et son mari, la policière est contrainte de poser des questions parfois obscènes pour obtenir des réponses claires. Une telle induction change les souvenirs et les comportements de l'enfant et même son affection pour son père qui sera désormais regardé avec crainte ou dégoût.

Le lien, la fonction et le sens (aimer, travailler et historiser), ces trois conditions d'une vie humaine viennent de changer de signification. Le lien se tisse de plus en plus en dehors de la famille ou du clan villageois. On apprend à aimer dans des institutions froides où l'idolâtrie de la performance contredit le pieux discours égalitaire : « Il a fait l'ENA..., elle est championne du 400 mètres haies..., nous sommes tous égaux »... J'ai connu l'époque où l'on se socialisait par le corps. Un homme devait être fort et ne jamais se plaindre. Aujourd'hui, ce ne sont plus le dos des hommes ni le ventre des femmes qui socialisent, c'est le diplôme. C'est dans ce nouveau

contexte que les enfants blessés auront à se réparer. C'est dans une culture performante et boulimique que l'école devra demeurer un facteur de résilience.

L'école et la famille ne sont pas séparables. Les enfants qui s'intègrent le mieux à l'école sont ceux qui ont acquis dans leur famille un attachement sécurisé. En retour, le succès ou l'échec à l'école modifient l'ambiance à la maison et l'orientation de la trajectoire sociale. Bien sûr, l'école n'est pas une institution angélique, elle est même fortement sexualisée.

Connaissez-vous des enfants qui disent : »Je vais à l'école pour apprendre des leçons « ? Les réponses sont nettes : « 60% des filles disent : « Je vais à l'école pour maman et papa » tandis que les garçons affirment dans 70 % des cas : « Je vais à l'école pour les copains ». Quand on les invite à s'expliquer, les filles ajoutent : « J'y vais aussi pour la maîtresse ». Dans l'ensemble, les enfants vont à l'école pour des raisons relationnelles ou affectives. Les filles, pour plaire aux adultes, les garçons pour rencontrer des copains et partager avec eux quelques activités. Seul 1% des filles et des garçons vont à l'école pour apprendre !

L'échec aussi est sexualisé. Les filles s'adaptent à la défaillance en « faisant le bébé » afin de se faire prendre en charge, alors que les garçons ont tendance à réparer leur estime blessée par des conduites antisociales ou des actes agressifs. (...)

On fragmente pour mieux analyser, mais le réel, lui, est continu. C'est en intégrant la famille, l'école, le sexe et le social que l'on pourra comprendre comment cette institution peut produire un effet de résilience. La théorie qui soutient que l'école est le principal outil de la reproduction sociale est vérifiable depuis la Grèce ancienne. Cet instrument peut fonctionner efficacement même en ne transmettant aucune connaissance utile. Or c'est dans les marges qu'on trouve les idées imprévues qui permettent d'analyser le processus de la résilience.

Lorsqu'on observe le devenir à long terme des enfants de parents malades mentaux, alcooliques, criminels ou agresseurs sexuels, on découvre que, vingt ans plus tard, lorsqu'un seul parent est atteint, 25% des enfants souffrent de dépression et 75% quand les deux parents sont altérés. C'est infiniment plus que la population générale, mais cette observation nous permet de comprendre que ceux qui ont pu surmonter ce handicap affectif et social ont presque tous rencontré un deuxième cercle de proches, oncles, cousins, ou voisins qui ont bien voulu servir de tuteurs de remplacement.

Il est possible de décrire ces familles pauvres qui, malgré la déchirure de l'immigration, intègrent leurs enfants dès la première génération et les « mènent à Polytechnique ». Pratiquement toutes ces familles sont « fonctionnalistes », c'est-à-dire que chaque élément du système familial s'adapte aux autres afin de réaliser un projet d'ensemble. Il ne s'agit pas de sacrifice, mais plutôt de consécration puisque le renoncement de chacun à un petit plaisir immédiat apporte beaucoup de bonheur à l'ensemble en permettant la réalisation des rêves du groupe familial. Les pères sont autoritaires, les mères travaillent et, malgré leur grande pauvreté, les enfants héroïsent le courage de leurs parents. (...) Ils attribuent à la réussite scolaire le pouvoir magique de réparer le traumatisme de leurs parents.

L'Organisation mondiale de la santé et l'Unicef estiment à plus de 100 millions le nombre d'enfants mis aujourd'hui à la rue. Dans l'ensemble, il s'agit de garçons, âgés de 6 à 17 ans,

faiblement éduqués, issus de familles nombreuses dont le père a disparu. Pourtant, au sein de cette énorme population, il faut distinguer un petit groupe d'enfants des rues appartenant à un type de famille dont la structure affective et les comportements ritualisés rappellent fortement « ces familles d'ouvriers qui mènent leurs enfants à Polytechnique ».

On ne peut pas vraiment parler de traumatisme, mais on peut à coup sûr évoquer une épreuve difficile quand on constate qu'à l'âge de 6 ans, dans les semaines qui suivent l'entrée à l'école, un enfant sur deux manifeste des souffrances comportementales : troubles alimentaires, difficultés de sommeil, cauchemars, angoisses, ralentissement et irritabilité. A peine ont-ils acquis leurs bases de sécurité (maman, papa, la maison, les routines) qu'ils sont lâchés dans un nouveau monde, avec une maîtresse inconnue qui s'occupe de vingt autres enfants et des compagnons avec lesquels ils entrent en rivalité dans un espace austère et contraignant. (...) Il est tout juste âgé de 6 ans que déjà le pouvoir façonnant des adultes s'estompe.

Les « grands » peuvent assumer la fonction de tuteur de résilience que les parents débordés et les enseignants distants ne peuvent plus exercer. Ce pouvoir façonnant entre enfants est certainement sous-estimé par notre culture.

L'entourage qui pétrit nos enfants a beaucoup changé depuis l'expansion de l'école. Les mères, de plus en plus socialisées, deviennent imaginaires, les pères ne sont plus ces héros lointains et un peu effrayants, les familles élargies composent des foyers rétrécis et les clans imposent une carcasse en n'offrant qu'un seul modèle de développement. En revanche, l'école, le quartier et les compagnons disposent autour des jeunes les principales rencontres et routines qui tutorisent leur développement.

Tout cela provoque la naissance d'une culture d'enfants qui échappe au façonnement des proches et les abandonne aux adultes qui les manipulent dans l'ombre pour en faire le jouet du marché ou la proie des idéologues. Ces enfants, si facilement rebelles contre leurs éducateurs, se laissent gouverner par les directeurs de grandes surfaces et les slogans de partis extrêmes.

Dans ce contexte, cette culture d'enfants partage quelques valeurs avec celle des enfants des rues. La fête incessante devient nécessaire pour lutter contre le désespoir, la recherche de stimulations intenses permet d'effacer la non-vie de l'ennui et l'amour du risque fait émerger des événements identifiants.

Quand un enfant flotte trop près d'un prédateur, une simple main tendue devient un appui qui pourrait le sauver. Même un bavardage anodin constitue un événement qui peut modifier le cours de son existence. C'est souvent comme ça que les enseignants sont efficaces, autant que par le déversement de connaissances abstraites. Ils deviennent tuteurs de résilience pour un enfant blessé quand ils créent un événement signifiant qui prend valeur de repère. (...) Le moindre geste signifiant qui veut dire « : »Tu existes dans mon esprit et ce que tu fais est important pour moi » éclaire un morceau du monde (...) Il est très étonnant de constater à quel point les enseignants sous-estiment l'effet de leur personne et surestiment la transmission de leurs connaissances. Beaucoup d'enfants, vraiment beaucoup, expliquent en psychothérapie à quel point un enseignant a modifié la trajectoire de leur existence par une simple attitude ou une phrase, anodine pour l'adulte mais bouleversante pour le petit. (...) Les enseignants ont bien plus de pouvoir que ce qu'ils croient, mais ils n'ont pas le pouvoir qu'ils croient.

(...) Cette observation permet d'expliquer ce qui se passe souvent dans les familles maltraitantes. Pour une moitié d'entre elles, seul un enfant-cible est battu, alors que dans l'autre moitié tous les enfants sont rossés. Certains affrontent physiquement le parent violent, alors que d'autres s'en échappent à l'intérieur d'eux-mêmes : « Ma pauvre maman, tu n'es pas une adulte en me battant ainsi. Tu te laisses dominer par tes impulsions ». Vingt ans après, les enfants bagarreurs vont mal. Ils se sont adaptés au contexte maltraitant et leur riposte comportementale les y a soumis. Alors que les enfants maltraités qui se sont échappés dans leur for intérieur ont été malheureux, mais ça leur a permis de réaliser plus tard une partie de leurs rêves et d'ainsi réparer leur estime de soi piétinée.

Samira a été sauvée par l'école qu'elle agressait auparavant, parce que, après son traumatisme, l'établissement est devenu pour elle un havre de gentillesse, un espoir de libération. Dans un environnement misérable, elle a pu se constituer un îlot de beauté et de liberté. Tous les enfants ne sont pas protégés par l'école et certains même y sont abîmés. Un enseignant peut métamorphoser un enfant par une simple parole ou un long regard (« Métamorphose » signifie changement de forme et pas forcément amélioration).

Il semble qu'aujourd'hui les enfants maltraités chez eux font à l'école l'effet d'une proie dont le comportement atypique attire l'attention des brutaliseurs. (...) L'enfant brutaliseur est presque toujours un enfant qui, lui aussi, est malheureux chez lui et qui redore son image en se faisant croire que sa force physique inspire la terreur. L'enfant maltraité qui lui tient tête malgré sa faiblesse adopte un peu la même stratégie de revalorisation. Il se trouve que ces deux groupes évoluent vers l'échec scolaire et la désocialisation.

La plupart des petits maltraités à domicile qui se laissent brutaliser à l'école évoluent vers une longue et secrète dépression de souffre-douleur. Or c'est dans cette population d'enfants malheureux qu'on trouvera plus tard le plus grand nombre de résilients ! Les enfants brutalisés qui ont adopté le même style de défense que les brutaliseurs obtiennent un bénéfice psychologique de courte durée. Il faut sans cesse recommencer. Les enfants violents sont entourés et admirés par un groupe de sous-chefs, ce qui n'empêche pas leur rejet (...)

Alors que le groupe des dépressions silencieuses et des souffrances secrètes met en place des mécanismes de défense constructifs : rêverie, intellectualisation, activisme, anticipation et sublimation. Si un adulte veut bien leur proposer un tuteur de résilience afin d'activer leurs compétences secrètes, on verra ces enfants revenir à la vie, jusqu'au moment où la dépression silencieuse s'effacera sous l'effet du travail affectif, intellectuel et social. En revanche, quand on abandonne ces enfants à leur souffrance muette, un grand nombre d'entre eux seront détruits par leurs propres mécanismes de défense. Le déni qui les protège, les condamne au mutisme. La rêverie qui crée un monde intime de beauté risque de les couper du monde social. La peur des autres augmente leur absentéisme. Souvent une intellectualisation mal adaptée donne à ces enfants un aspect hébété à l'école, alors qu'ils sont très cultivés dans un domaine marginal.

C'est donc une constellation de forces façonnantes qui entoure l'enfant. Cet alentour change de forme à chaque événement : l'arrivée d'un bébé, un déménagement, le remplacement d'un enseignant, le malheur des parents et même leur bonheur peuvent modifier les tuteurs de

développement. Cela explique les étonnantes variations psychiques chez un enfant après un événement qui, dans un monde adulte, a pu paraître anodin.

Les enfants peuvent se façonner entre eux car ils ont des pouvoirs analogues à ceux des adultes : identification à un aîné, relation d'emprise ou protection d'un plus petit vulnérable. Ils peuvent s'entraider ou s'entraver comme le font les adultes. L'école peut ainsi devenir un lieu d'ennui et de mauvaise influence, tout autant que de résilience selon la signification que la communauté lui attribue.

Quand on accompagne psychologiquement une cohorte d'enfants dont les parents sont vulnérables, malades mentaux, handicapés physiques, emprisonnés ou alcooliques, on finit par découvrir, en les voyant évoluer, qu'une petite moitié d'entre eux (45%) deviendront des adultes angoissés, avec une émotionnalité instable et un monde intérieur souvent douloureux (contre 23% dans la population générale). Mais quelques décennies plus tard, une grande moitié de cette cohorte donnera quand même des adultes sereins et épanouis, au prix d'une stratégie d'existence coûteuse : l'adultisme. La petite moitié qui a donné des adultes douloureux est celle qui a été laissée seule au contact du parent vulnérable. Alors que l'autre moitié qui a donné des adultes épanouis au prix de l'adultisme, a toujours trouvé en dehors de son étrange foyer un lien familial ou culturel où l'enfant pouvait cesser d'être parent de ses parents.

Celui qui a des parents réels, donc imparfaits, apprend à les affronter et à supporter leurs petites injustices et abandons, ce qui l'entraîne à une autonomie progressive. Alors que celui qui possède des parents morts, donc parfaits, se développe dans un monde clivé où le réel est cruel et l'imaginaire merveilleux. Quand ils ne s'effondrent pas, les orphelins deviendront dans plus de la moitié des cas des « petits adultes » comme on dit des « petits vieux ».

L'enfant adultiste n'est pas gentil pour se faire aimer, pour tisser un lien, comme le font ceux qui ont acquis un attachement serein, il est gentil pour se libérer. »Je fais ce que j'ai à faire. Ils me gardent chez eux, et moi j'achète ma liberté en étant un enfant parfait, comme le sont mes parents morts. Nous sommes quittes, je pourrai donc un jour les quitter sans remords ».

Quand l'enfant déchiré se soumet à la blessure parce que personne ne lui a dit qu'on pouvait la recoudre, il souffre de psychotraumatisme (...) Quand le trauma tombe sur un enfant âgé, celui-ci réagit moins par des balancements ou des autocontacts incessants, comme le ferait un tout petit, qu'en prenant en charge tous ceux qui l'entourent. Ces conduites peuvent avoir un effet protecteur dans un premier temps, mais si elles durent trop longtemps, elles deviennent une entrave au développement de sa personnalité. Il faut donc se dégager de l'adultisme et quitter cette protection pour devenir résilient.

Il n'est pas rare que la réussite scolaire de l'enfant adultiste humilie le parent qu'il a pris en charge. Cet enfant trop sérieux passe pour un donneur de leçons. La mère peut « oublier » de donner l'argent qui aurait permis de payer l'inscription à un examen. Elle peut « perdre » le dossier de demande de bourse.

Ce que le blessé pense de ce qui lui est arrivé et le sentiment qu'il en éprouve dépendent autant du récit qu'il s'en fait que du récit qu'il en fait pour les autres, auxquels il faudra ajouter le récit que ces derniers en font. C'est dans la confluence de tous ces mondes intersubjectifs que naît le sentiment attribué à l'événement.

Quand le regard éloigné de l'intellectualisation tient à distance le retour de l'émotion, le blessé retrouve un peu de maîtrise de soi. C'est pourquoi l'écriture permet si souvent ce travail de couture du moi déchiré. Grâce à elle, je peux entrouvrir la crypte qui contient les choses indicibles, je peux donner la parole aux fantômes verrouillés qui surgissent chaque nuit dans mes cauchemars. 50% des écrivaines et 40% des écrivains ont subi de graves traumatismes dans leur enfance. C'est bien plus que la population générale et c'est infiniment plus que les 5% qui s'orientent vers la politique et les grandes écoles.

Chaque enfant, avant de se coucher, sait que, pour dormir, il doit quitter le réel pour se laisser aller dans l'autre monde, celui du sommeil. Il doit avoir passé une bonne journée et avoir acquis suffisamment confiance pour oser lâcher ce qui le cramponne au réel et se laisser glisser vers un monde d'ombres où peuvent surgir tous les fantômes.

Mettre hors de soi la crypte traumatique enkystée dans le psychisme constitue un des plus efficaces facteurs de résilience. Il faut pour cela que l'enfant mutilé soit devenu capable de trouver un mode d'expression qui lui convienne et un lieu de culture disposé autour de lui. L'écriture offre très tôt ce procédé de résilience. Mettre hors de soi pour la rendre visible, objectivable et malléable, une souffrance imprégnée au fond de soi. C'est mystérieux ce désir qu'éprouvent beaucoup d'enfants traumatisés de devenir écrivains alors qu'ils ne savent pas encore écrire. Ecrire ce n'est pas dire. Quand je raconte ma blessure, les mimiques de l'autre, ses exclamations ou même ses silences modifient mes émotions. Sa simple présence muette l'a rendu coauteur de mon discours. Je ne suis plus seul maître de mes désirs. Je reprends mal en main le sentiment de mon passé. L'auditeur a modifié mes intentions.

Le « je » moderne, celui qui ose raconter ses voyages dans le monde du dedans, est très récent, même si parfois de grands noms comme Saint Augustin ou Jean-Jacques Rousseau ont pu échapper à la contrainte sociale pour tenter cette aventure personnelle. « L'explosion de la littérature intime dès la fin du XVIII^e siècle témoignait en fait d'une nouvelle conception sociale de l'intimité de la personne » A l'inverse, une des premières manifestations du totalitarisme consiste à brûler les livres afin d'empêcher l'expression de mondes mentaux différents. (...) L'existence d'une littérature des mondes intérieurs pourrait ainsi fourbir la preuve du degré de démocratie d'une société.

Au XIX^e siècle, apparaît une très belle littérature de la résilience où de petits enfants sont arrachés à leur tendre foyer. *Sans famille* parle de l'in vraisemblable condition des ouvriers dont les proches mouraient de faim au premier accident de travail. *Les Misérables* donne vie à Cosette, porte-parole de milliers de petites filles abandonnées et exploitées. *Oliver Twist* et *David Copperfield* sont des sortes d'autobiographies à la troisième personne où le petit héros représente l'auteur qui remodèle ainsi sa propre tragédie. Tous ces récits de résilience ont une même structure narrative. Ils racontent l'histoire édifiante d'un bel enfant qui a perdu sa famille à cause de la cruauté de méchants hommes. Grâce à la providence, ils finissent quand même par devenir

heureux en rencontrant des hommes bons. La morale de cette histoire, c'est que ces enfants paraissent mauvais parce qu'ils étaient maltraités par les méchants. Mais détrompez-vous, ils étaient bien nés dans une bonne famille, bien-pensante et travailleuse. Ces enfants semblaient sales, voleurs et malheureux mais, comme ils sont de « bonne qualité », il leur suffira de trouver un substitut familial aimable et bourgeois pour que tout rentre dans l'ordre et que l'histoire finisse bien. Ce n'est pas une littérature révolutionnaire, c'est une littérature de libération du moi. Le marxiste Jules Vallès tient le même genre de discours édifiant.

Au XX^e siècle, les découvertes psychologiques n'excluent pas les causes sociales. Quand un homme est chassé du monde par l'inceste, la déportation ou la misère, il doit faire le même chemin de résilience qu'un immigré ou un exclu. Or l'exclusion est le cheminement qui caractérise nos sociétés : 15% des habitants de l'Occident actuel sont exclus, contre 50% des Africains et 70% des Sud-Américains.

(Ce) balancement entre la vie intime et la vie publique est illustré par la disparition des autobiographies en France entre 1940 et 1970. L'écroulement de la guerre et la nécessité de la reconstruction avaient tellement donné la priorité aux discours sociaux que, dans un tel contexte, toute expression intime paraissait indécente. La nécessité de rebâtir a fait taire les victimes afin de valoriser les discours mythiques. Un papa violent était impensable dans une culture où les pères étaient glorifiés.

Après 1970, l'explosion de la littérature du moi témoigne d'un changement culturel. Nous sommes en paix, la société est riche, l'aventure de la personne est exaltée. On se passionne alors pour la vie quotidienne d'un paysan breton, d'un village provençal, d'un explorateur du pôle ou de destins étranges. Le lectorat de ces chemins de vies privées cherche un miroir pour ne plus être seul dans son intimité.

Dès l'âge de 15 mois un enfant doit savoir « faire semblant ». Il doit tomber alors qu'il n'y est pas forcé, il doit simuler des peurs et des souffrances qu'il n'éprouve pas dans le réel, il doit savoir paraître menaçant, endormi ou même affectueux. Bref, toutes les activités fondamentales de son existence doivent être mises en scène dans son petit théâtre préverbal, sous peine de ne pas avoir accès à l'altérité. (...) « Je vais l'émouvoir en effectuant une chute. Je vais provoquer sa rescousse protectrice en mimant des pleurs ».

Quinze mois plus tard, quand l'enfant commence à maîtriser ses propres paroles, c'est avec des mots qu'il réalisera le même processus. En racontant une histoire, il exprimera son monde intime, manipulera vos émotions et tissera ainsi le lien dont il a besoin. Mais pour que ce mécanisme de création d'un monde virtuel devienne efficace, il faut que l'autre, l'adulte ou le compagnon, réponde à ce faire-semblant par une réaction qui, elle, doit être authentique, parce que lui ne joue pas, il éprouve un sentiment « pour de bon ». Quand l'enfant est seul et que son monde se vide, quand le réel est terrifiant et qu'il s'en protège en inventant une fiction, quand l'autre, l'adulte ou le compagnon, ne répond pas à ce monde virtuel, le petit reste prisonnier de ce qu'il vient d'inventer.

Le mensonge sert à masquer le réel pour s'en protéger, alors que la mythomanie sert à compenser le vide du réel pour combler un manque affectif. Elle répare, dans l'apparence,

l'image de soi fracassée. La rêverie, elle, donne forme à l'idéal de soi et provoque une appétence qui invite le rêveur à transformer sa vie à condition de rendre son rêve réel.

Fred Uhlman, fils d'un médecin juif allemand, veut témoigner de la disparition de la moitié de ses camarades de classe en 1942, juifs et non-juifs. Quand il écrit : « Je vis que vingt-six garçons de ma classe, sur quarante-six, étaient morts », il provoque un silence hébété (...) Alors pour dire le vrai que personne ne peut entendre, il décide d'écrire *L'Ami Retrouvé* où, comme Semprun, Picasso, Rowling et bien d'autres, il invente une fiction qui donne à la vérité une forme socialement acceptable. (...) La fiction possède un pouvoir de conviction bien supérieur à celui du témoignage parce que l'épure du récit entraîne une adhésion que ne provoque pas la simple attestation, trop proche des énoncés obscènes de l'administration.

La plupart de ces enfants (soldats) ont subi des traumatismes inimaginables : anthropologie forcée, contrainte à l'inceste avec leur mère, à tuer leurs propres parents devant les habitants du village sous peine d'être assassinés comme l'ont été leurs petits copains qui n'ont pas pu passer à l'acte. (...) Un autre mécanisme de défense très fréquent consiste à dévaloriser les victimes : « Les gens que j'ai tués ne valaient pas grand-chose. C'étaient des sauvages, de race inférieure, pas tout à fait des hommes. Ce que j'ai fait n'est donc pas un vrai crime. Parfois même, c'était un bien, une épuration ».

Tous ces mécanismes de défense sont des altérations de la personnalité. Aucun n'est facteur de résilience, de reprise de développement. (...) La plupart des observateurs sur le terrain témoignent de l'hypermaturité des petits (anciens) combattants. Presque tous augmentent leurs possibilités intellectuelles. Ils discutent mieux, découvrent de nouveaux centres d'intérêt, acquièrent une culture politique et améliorent leurs performances scolaires.

Quand on n'a plus de famille, quand on ne peut plus rentrer dans son village, quand, à l'âge de 12 ans, on est responsable d'autres enfants mutilés, alors la paix devient effrayante. (...) On se retrouve dans la situation de ces enfants séparés de leur famille maltraitante et placés dans une institution où l'isolement constitue un traumatisme supplémentaire. Quand il n'y a plus d'amis, ni de famille, ni d'école, ni d'événements ritualisés, la résilience est impossible. Alors, ces enfants se regroupent et découvrent les mécanismes archaïques de la socialisation. Ils forment des bandes armées qui dévastent le pays, ils offrent leurs bras à des milices privées ou à des adultes qui sauront les exploiter. Ce phénomène, qui est facile à observer dans tout pays après une guerre, est en train de se développer dans nos pays en temps de paix. (...) Le Portugal très pauvre et le Japon ruiné n'ont pas connu ce phénomène parce que leurs cultures encore ritualisées organisaient l'alentour des jeunes.

Une très petite proportion des mineurs judiciairisés (5%) deviennent « suractifs » et réalisent la majorité des vols, des agressions des trafics et des viols. Ces petits groupes très délinquants se recrutent pour une moitié dans les HLM de banlieue et pour l'autre moitié dans les maisons bourgeoises qui entourent ces quartiers. La pauvreté n'est donc pas le déterminant de la délinquance. Quand on parle un peu rapidement de la « délinquance des banlieues », on commet une grande injustice en disant le vrai, parce que cette formulation ne permet pas de parler des 95% des habitants de ces quartiers qui aimeraient travailler, aimer et qu'on leur fiche la paix.

(...) L'existence de ces petits groupes de jeunes âgés de 13 à 18 ans, hyperactifs et instables, constitue un symptôme de notre société. Il ne s'agit pas de la rébellion des adolescents qui s'opposent aux adultes pour découvrir d'autres modes de sociabilité, il s'agit plutôt d'un mode d'expulsion hors de soi d'une violence qui n'a pas été structurée par l'entourage. (...) Dès l'âge de 3 ans ils frappent leur mère qui se met à pleurer parce que « personne ne lui dit comment faire » puis, entraînés à l'expulsion sans frein de cette violence, ils s'en prennent à l'épicière, au conducteur de bus et à l'enseignant. Ivres de leur petite puissance, ils n'apprennent à établir de relation que par les mots qui blessent et les coups qui font mal. L'insulte « guerrière » prépare « l'exploit » physique. Ils sont prêts à établir des rapports de domination puisqu'ils n'ont rien appris d'autre. Alors apparaît le chef, celui dont les injures font rire et dont le courage physique pour les vols et la bagarre provoque l'admiration. C'est une délinquance de plaisir et non pas de survie, une sorte de sport à risque puisque ces vols n'ont pas de rentabilité. Dans cette socialisation archaïque, les adultes se laissent dominer parce qu'ils n'ont pas su prendre leur place au cours du façonnement des premières années.

Un petit indice permet de proposer une solution. Vers l'âge de 19 ans, cette violence de proximité, ce plaisir expulsif se calme souvent. Peu de jeunes continuent à vivre de cette manière quand ils rencontrent quelqu'un qui les responsabilise. Au lieu de les menacer, en réponse à leurs provocations, au lieu de leur faire la morale, ce qui les fait bien rire, quelqu'un dit à ces jeunes : « Je compte sur toi ».

Malheur à ceux qui ont besoin de héros, ils se débattent pour s'offrir une réparation imaginaire. Le fait d'admirer Tarzan m'a donné l'espoir de devenir un jour comme lui, mais si j'avais renoncé à toute vie de famille et à toute aventure sociale pour devenir Monsieur Muscle et me couvrir le sexe d'une peau de bête, je me serais noyé dans l'image qui me réparait. C'est souvent ce qui se passe quand les héros deviennent des sauveurs de nations vaincues ou de groupes humiliés.

Quant à Lady Di, Loana, ou les vainqueurs « historiques » des jeux Olympiques, ils sont héroïques à la vitesse d'un flash, révélant ainsi qu'une culture en paix fonctionne dans l'immédiat... comme la drogue. Les idoles ne sont pas faites pour représenter, elles sont injectées dans la culture pour jouir (...) Une idole n'est pas aimée pour ce qu'elle représente, sinon ce serait un symbole, elle est aimée pour ce qu'elle provoque, l'événement, l'émotion, l'extase, l'hystérie collective, et puis l'oubli.

(...) Quand on suit longtemps un groupe d'enfants ayant appris précocement un style d'attachement insécuré (ambivalent, évitant ou confus), on constate qu'un tiers de ces enfants s'améliorent de manière surprenante à l'adolescence et acquièrent un attachement sécurisé. A l'inverse, on a la surprise de constater qu'un quart des enfants à l'attachement sécurisé s'effondrent à l'adolescence et deviennent insécurés. Nous n'avons probablement pas su observer les troubles invisibles de l'attachement. Les enfants trop sages, trop bien adaptés, font plaisir aux adultes ou plutôt les soulagent. Leur trop bon comportement rend l'adulte moins attentif. Il entoure moins le petit et laisse se développer un équivalent phobique, un hyperattachement d'enfant qui n'ose pas se lancer seul et flatte ainsi l'adulte en lui obéissant trop bien. Les enfants trop protégés paraissent tranquilles et épanouis puisqu'ils n'ont jamais l'occasion de se mettre à l'épreuve. On les croit solides puisqu'ils n'ont jamais révélé leur faiblesse, jusqu'au jour où un minuscule événement les met à terre. Alors, ils reprochent à leurs parents ahuris de ne pas les avoir armés

pour la vie, ce qui est injuste pour ces parents dévoués mais n'est pas faux. (...) A l'adolescence, ils se représentent leur relation passée comme une soumission, une emprise contre laquelle ils se rebellent par des explosions de haine.

Dans une société stable où les récits font croire que chacun est à sa place dans la hiérarchie sociale, toute agression doit être justifiée : « C'est curieux, ces gens qui sont toujours victimes. Elle n'a que ce qu'elle mérite ! Ce n'est pas un hasard quand même ». Depuis quelques décennies, les stéréotypes culturels ont basculé. Aujourd'hui, on s'identifie plutôt à l'agressé. On a presque tendance à en faire un initié puisqu'il a côtoyé la mort. Il a quelque chose à nous apprendre sur le monde invisible dont il est revenant. On lui donne la parole, on en fait parfois une vedette culturelle quand son récit correspond à l'attente sociale. Alors, apparaissent des fausses victimes qui racontent d'horribles aventures tellement vraies et tellement belles. (...) L'idée d'horrible beauté correspond à l'esthétique des charniers qui plaît beaucoup dans une société gavée. Quelques images provoquent une sensation d'événement. Alors on en parle, on s'émeut, on vole au secours, et on se donne le droit d'agresser l'agresseur. Enfin on se sent bien. Il s'est passé quelque chose de beau, un moment d'existence dans notre fade vie.

(Les) mille formes que prennent les amours naissantes provoquent toujours des métamorphoses. Certains adolescents s'apaisent, s'épanouissent et démarrent un projet de vie, alors que d'autres deviennent anxieux et que certains s'effondrent, déchirés par une passion insupportable.

Pour comprendre ces devenir tellement différents deux cohortes d'enfants ont été constituées à l'âge de 12 à 18 mois (...) L'évolution d'une cohorte ayant acquis un attachement sécure a été comparée à celle d'une cohorte à l'attachement insécure. Ces enfants ont été revus vingt ans plus tard (...). Par définition, le premier amour se termine mal (puisque c'est le premier, c'est qu'il y en a eu un deuxième). La très forte majorité des attachements sereins a connoté cet événement avec les mots « heureux », « amical », « confiant », « haut et bas », « pas trop douloureux », « tendresse ». Sans raison apparente, 18% des jeunes se sont effondrés à ce moment-là.

Dans la cohorte des attachements insécures, le premier amour a été connoté par les mots « douleur », « jalousie », « tristesse », « désagréable ». Mais 28% se sont améliorés de manière surprenante. La plupart des attachements sereins se sont engagés dans le premier amour avec un style affectif qui les rendait attentifs à l'autre, mais sans se perdre en lui, sans se laisser dépersonnaliser, sans éprouver « l'amour comme un traumatisme ». La légèreté de ce lien leur a permis de ne pas se laisser engloutir par le moment amoureux ou désempirer par la séparation. Dans l'euphorie comme dans la tristesse, ils sont restés eux-mêmes.

La majorité des attachements insécures ont souffert de la première rencontre : « C'est merveilleux, je l'aime... c'est terrifiant, je vais le(a) perdre... pour le(a) garder je vais me perdre en lui (elle)... il (elle) a détruit ma personnalité : je le (a) déteste ». (...) Les adolescents dont l'attachement est sécure ont même profité de l'épreuve du premier amour pour améliorer leur relation future avec le deuxième : « Je saurai mieux aimer maintenant. Il faut donner bien sûr, sans se laisser déposséder ». Alors que les attachements insécures, blessés par leur premier amour, ont souvent acquis la peur d'aimer. Pour un grand nombre d'entre eux, la plénitude du sentiment amoureux s'est transformée en fascination pour la mort.

Un enfant bien étayé par l'attachement parental se sent moins coupable quand un parent disparaît. S'il trouve des substituts qui lui conviennent, il poursuivra un développement harmonieux. Jusqu'au jour où il entendra réciter autour de lui les stéréotypes culturels selon lesquels un orphelin ou un enfant de divorcés doit souffrir cruellement. Alors le jeune aura honte de son bien-être et, lors du premier amour, il cherchera à se prouver qu'il n'est pas un monstre en se montrant trop gentil, trop centré sur l'autre. L'effet dépersonnalisant ou au contraire étayant du premier amour dépend dès lors du partenaire, de sa propre personnalité et de son histoire.

Il arrive que le partenaire soit émerveillé de rencontrer une amoureuse si dévouée. Il ignore qu'elle aussi est surprise qu'on veuille bien l'aimer. Il ne sait pas que son instabilité est « guérie » par la sécurité affective qu'il vient de lui donner. Alors la période sensible de l'adolescent blessé provoque un virage réussi, et son existence devient résiliente. Dans ce cas, l'association de deux vulnérabilités a renforcé le couple.

Ce qui culpabilise un enfant endeuillé, c'est la relation conflictuelle que ses parents avaient établie avant leur mort et dans laquelle il avait eu du mal à se développer. (...) On peut comprendre les effets du divorce avec un raisonnement analogue. Ce n'est pas la séparation des parents qui provoque la blessure, c'est la charge affective qui lui est attribuée. Quand le père est envoyé à l'étranger pour une mission socialement valorisée, quand la mère doit s'absenter pour réaliser une prouesse intellectuelle ou artistique, les grands enfants éprouvent cette séparation comme une glorieuse épreuve. Mais quand les parents sont accablés parce qu'ils s'imposent de rester à la maison en compagnie de leur ennemi intime, ils ne constituent pas de meilleurs tuteurs de développement que des parents séparés mais apaisés qui proposent, malgré tout, un environnement modifié pour le développement de leur enfant.

Une séparation en soi n'est pas grand-chose, sauf pour un bébé qui vit dans l'immédiat et a besoin d'une présence constante. Pour un grand enfant, c'est le contexte social et l'enchaînement des faits qui attribuent à l'événement sa signification. Une séparation peut être vécue comme une petite aventure, comme à l'inverse l'enfant peut en souffrir quand il a baigné dans la haine ou quand les événements ultérieurs lui donnent une signification de perte ou de culpabilité. La constitution d'un autre couple par la mère, tout de suite après le divorce, blesse plus les enfants que lorsque c'est le fait du père, parce que le divorce des parents s'annonce presque toujours entre l'âge de 6 à 10 ans, avant « l'acquisition de leur pleine autonomie affective », et que l'attachement à la mère n'est pas de même type que celui au père.

Un enfant sur cinq qui fait une tentative de suicide a été le témoin direct de l'homicide ou du suicide de l'un de ses parents. Il est arrivé à l'adolescence avec l'idée qu'un chagrin d'amour peut justifier la mort parce que, au cours des années précédentes, il n'a pas pu apprendre l'espoir, ressource interne de résilience. Pour lui, c'est l'amour ou la mort.

Dans notre culture, il semble que le nombre des enfants négligés soit en plein accroissement. C'est une maltraitance difficile à observer puisque ces enfants ne sont ni battus, ni violés, ni abandonnés. Et pourtant, l'absence de structure affective et sociale autour de l'enfant provoque des développements altérés. Le contrôle émotionnel est mal appris, les figures d'attachement sécurisantes ne sont pas reconnues, toute nouveauté provoque une peur et non pas

un plaisir, alors vous pensez bien qu'à l'adolescence, l'intensité de l'appétit sexuel et l'énorme enjeu de l'aventure sociale provoquent plus de paniques que de douces rêveries.

Le traumatisme est une déchirure qui, chez les résilients, finit par prendre l'effet d'une initiation. Soixante-quinze pour cent des attachements sécures amorcent sans trop souffrir le virage de l'adolescence et conservent ce style d'attachement qui les protège. Ils ressentent le premier amour, le premier départ, le premier métier comme une difficulté édifiante, une charmante épreuve.

Mais 33% des attachements insécures bénéficient de ces épreuves pour gagner leur autonomie et apprennent à aimer d'une manière agréable. (...) Comme on pouvait s'y attendre, 70% des attachements insécures ont mal négocié le virage adolescent. Le refus d'engagement, la honte des origines, la peur de la société, les échecs affectifs les ont orientés vers une existence difficile. Mais comme on ne s'y attendait pas, 25% des attachements sereins sont devenus glacés, évitants, ambivalents ou désorientés à l'adolescence. Il s'agissait probablement de faux attachements sécures, d'enfants qui paraissaient aimants parce qu'ils étaient anxieux. Leur grande tranquillité exprimait un manque de plaisir à vivre et leurs bons résultats scolaires témoignaient, non pas de l'amour de l'école, mais de la crainte des professeurs. L'autre surprise fut de constater que lorsqu'on satisfait tous les besoins de l'enfant, qu'on lui évite la moindre épreuve, qu'on le gave d'amour et qu'on l'entrave dans le filet de nos protections, on l'empêche en même temps d'acquérir quelques ressources de résilience.

On ne peut (...) pas dire qu'un attachement troublé mène à la drogue ou à la sexualité inconséquente, mais on peut affirmer qu'un attachement serein n'y mène presque jamais. Quand on a un projet d'existence où la sexualité tient une place importante, on n'a pas besoin de se mettre en scène et de devenir un héros de tragédie fangeuse. Quand ces jeunes ne sont pas structurés, la théâtralité de la drogue les aide à se faire une représentation d'eux-mêmes : « Il m'arrive enfin quelque chose... J'ai trouvé de la drogue... Je sais comment me procurer de l'argent... J'ai beaucoup de rencontres sexuelles... Je deviens enfin un sujet ». Dans le vide existentiel comme dans la pléthore affective il ne se passe rien. La représentation de soi ne peut pas se construire.

Conclusion

(...) Il faut distinguer le coup qui arrive dans le monde réel et la représentation de ce coup qui s'élabore dans le monde psychique. Or les coups les plus délabrants ne sont pas toujours les plus spectaculaires. Et la figuration du coup dans notre monde intérieur est une coproduction entre le récit intime que se construit le blessé et l'histoire qu'en fait son contexte culturel.

A la fin de sa vie, une personne sur deux aura subi un événement qualifiable de traumatisme, une violence qui l'aura poussée à côtoyer la mort. Une personne sur quatre aura été confrontée à plusieurs événements délabrants. Une personne sur dix ne parviendra pas à se débarrasser de son psychotraumatisme. Ce qui revient à dire que les autres, en se débattant et en s'engageant, seront parvenues à recoudre leur personnalité déchirée et à reprendre place dans l'aventure humaine.

A l'époque où l'on ne réfléchissait pas au processus de résilience, on a pu constater que « les enfants abandonnés précocement ou endeuillés ont une probabilité de dépression à l'âge adulte trois fois supérieure à la population générale... » Mais depuis que l'on aide ces enfants à revenir à la vie, le nombre de dépressions est exactement le même que dans tout groupe humain.

C'est le XX^e siècle qui a fourni la plus grande production de fantômes (Le Jardin des morts de R. Dorgelès, Le Feu de Barbusse, Le loup des steppes de Hesse). L'enfer de l'enfer a été construit avec des cabanes en planches dans les camps d'extermination nazis.

Il y a des cultures où la résilience n'est pas pensable puisque l'organisation sociale ne la rend pas possible. Comment voulez-vous devenir humain quand on ne vous permet pas d'apprendre votre « métier d'homme » parce qu'un accident a déchiré l'image sous laquelle vous apparaissiez ?